

diese Texte besser nicht als Fragmente abdrucken bzw. deutlich als *fragmenta incerta*. Im Fall von F 16 scheint mir die Zuweisung an *Über Lebensweisen* zu unsicher, daß man lieber darauf verzichten und das Fragment nicht für Fragen der Interpretation des Werks verwenden sollte. T. bespricht im Folgenden die mögliche Struktur und literarische Gestaltung des Werkes (er plädiert für Dialog; hierbei, S. 161, spielt auch F 16 eine Rolle, ist aber nicht das einzige Zeugnis), verteidigt erfolgreich gegen R. und V. Gorman die Vorstellung, daß das narrative Schema von *tryphe*/Glück-*hybris*-Untergang schon bei Klearchos zu finden war, und verortet das Werk im Rahmen peripatetischer Schriften zum Thema *bios*. Er sieht in dem Werk eine protreptische und polemische (Letzteres aber wegen F 16) Schrift. Fazit: T. hat ein Buch verfaßt, das ausgezeichnete Interpretationen enthält und unser Verständnis der von ihm interpretierten Werke, und somit des Autors und Philosophen Klearchos deutlich vorangebracht hat. Nicht verschwiegen werden sollte auch, daß das Buch in einem exzellenten Deutsch geschrieben ist und die Lektüre eine Freude ist.

Stefan SCHORN

Almut FRIES, *Pseudo-Euripides. Rhesus*. Edited with Introduction and Commentary. Berlin-Boston, De Gruyter, 2014. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XVIII-517 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 114). Prix : 159,95 €. ISBN 978-3-11-034207-9.

La doctrine largement dominante parmi les historiens de la littérature grecque se prononce contre l'attribution du *Rhésos* à Euripide. Almut Fries ne se démarque pas de ce jugement (ceci n'est pas un reproche), comme l'annonce, dès le premier mot, le titre de son ouvrage, tiré d'une dissertation présentée à Oxford en 2008. L'examen des indices de forme et de contenu amène l'auteur à situer la rédaction de la pièce au IV^e siècle av. J.-C., dans le premier quart ou le premier tiers (p. 28), mais pas au-delà – contre la suggestion plusieurs fois formulée par V. Liapis (auteur d'un autre commentaire récent du *Rhésos*) d'une production en Macédoine, sous le règne de Philippe II ou d'Alexandre III. Le texte de la tragédie et de ses *hypotheses* est édité (p. 57-105, sans traduction), puis commenté de façon approfondie (p. 107-481), dans la meilleure tradition britannique. L'introduction contient une mise au point sur les trois témoins papyrologiques (p. 54 – n. 42 : lire Mertens-Pack³ 454.4). Il manque un renvoi au livre bien documenté de P. Carrara, *Il testo di Euripide nell'Antichità. Ricerche sulla tradizione testuale euripidea antica (sec. IV a.C. – sec. VIII d.C.)*, Florence, 2009 : sur Π² (= P. *Achmim* 4) et Π³ (= P. *Oxy.* LXVII 4568), cf. respectivement p. 488, n° 128, et p. 425, n° 108. A. Fries se félicite (p. 56) d'avoir pu procéder à une collation de Π³ grâce à une image accessible en ligne. La même opération peut maintenant être menée à bien en ce qui concerne Π², puisque la Bibliothèque nationale de France a mis à la disposition de tous un jeu de photographies du ms. «Supplément grec 1099» (cf. <http://gallica.bnf.fr>). Au v. 84, l'examen du cliché donne raison à la vieille édition par U. Wilcken (*SPAW* 1887), qui lisait dans le papyrus la variante fautive μύθοις, contre la réédition par P. Collart (*BIFAO* 1930), qui porte μύθος; l'apparat critique d'A. Fries est donc correct. Au v. 75, le texte des ms. présente l'infinitif rare γαπovεῖν (pour γεωπovεῖν, «travailler la terre»), confirmé par Π². U. Wilcken et P. Collart ont

tous deux relevé la présence des lettres γε, dues à une deuxième main, dans la marge droite du papyrus à la hauteur de ce vers, ce dont rend compte à nouveau l'apparat d'A. Fries. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une variante (la particule γε ferait violence au mètre), mais plutôt de l'amorce d'une glose. La photographie montre que le papyrus est brisé immédiatement après γε. La marge était peut-être plus large à l'origine ; je croirais volontiers que la deuxième main avait tracé une lettre supplémentaire, soit γε[ω-], pour signifier que la forme γαπονεῖν est équivalente à γεωπονεῖν. A. Fries explique (p. VII) que le projet dont est issu son livre s'inspire d'un séminaire animé à Oxford il y a une quinzaine d'années par le regretté M. West, dont les travaux sont abondamment mis à profit dans le commentaire. Le volume est d'ailleurs dédié, "with a sense of privilege and gratitude", à M. West et à son épouse.

Alain MARTIN

Bernd SEIDENSTICKER, Adrian STÄHLI & Antje WESSELS (Ed.), *Der Neue Poseidipp*. Text – Übersetzung – Kommentar, Griechisch und deutsch. Darmstadt, WBG, 2015. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 442 p., 2 ill. n/b. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 108). Prix : 59,95 € (relié). ISBN 978-3-534-24356-3.

Ce volume est le résultat des recherches et discussions des ateliers organisés par le centre de recherche *Ästhetische Erfahrung im Zeichen der Entgrenzung der Künste* de la Freie Universität Berlin. Il s'agit d'une collaboration de douze auteurs (présentés en fin de volume p. 441-442) dont trois sont aussi les éditeurs scientifiques du volume. Après l'*editio princeps* de G. Bastianini et C. Gallazzi en 2001 et l'*editio minor* de G. Bastianini et C. Austin en 2002, la communauté scientifique a connu une grande effervescence autour de cette découverte et les travaux, d'ampleur variable, se sont multipliés pour améliorer le texte des 112 nouvelles épigrammes de Posidippe mises au jour et pour comprendre les tenants et aboutissants d'une découverte qui a produit une petite révolution dans la connaissance de la poésie hellénistique du III^e siècle avant J.-C. Depuis les volumes *Labored in Papyrus Leaves* dirigé par B. Acosta-Hughes, E. Kosmetatou, M. Baumbach (Cambridge Ma. – Londres, 2004) et *The New Posidippus. A Hellenistic Poetry Book*, dirigé par K. Gutzwiller (Oxford, 2005), c'est un nouveau volume collectif d'ampleur sur la collection d'épigrammes, mais à la différence des précédents ouvrages, il s'agit ici surtout d'un commentaire linéaire sur le texte, ce qui n'avait pas encore été proposé. L'introduction signée par les éditeurs scientifiques du volume fait une rapide mise au point sur la production épigrammatique de Posidippe, et sur l'apparition du nouveau papyrus qui ne livre aucune épigramme érotique ou symposiaque contrairement à l'essentiel de ce que nous connaissions jusque-là du poète de Pella. Le nouveau recueil offre une certaine proximité en revanche avec la poésie didactique tout en instaurant des jeux savants avec la tradition épigrammatique en mettant en place notamment de nouveaux sous-genres parmi les formes canoniques de l'épigramme funéraire ou de l'épigramme dédicatoire et en offrant une nouvelle vision de la poésie de cour. L'introduction rappelle aussi un certain nombre de questions qui ne peuvent que rester sans réponse ou ne peuvent que recevoir des réponses partielles ou temporaires : le recueil est-il l'œuvre de Posidippe ou d'un éditeur autonome ? En l'absence de tout nom d'auteur